

Ce Journal paraît les Jeudi et Dimanche de chaque semaine.  
On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal, rue d'Amboise, barrière de fer ;  
Au Bureau de la Conservation des Affiches, Galerie de l'Argue, escalier M, au 1<sup>er</sup> étage ;  
À la librairie de M. Babeuf, rue S. Dominique, Et à l'Imprimerie du Journal.



Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 1 franc 50 cent. pour un mois, et de 4 fr. pour trois mois.

On ajoutera pour les frais de poste 2 centimes par N° pour le département et 4 centimes hors du département.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.

# La Glaneuse,

## JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

La Prison est le Séminaire des Patriotes.

### LE PREMIER JOUR DE L'AN.

La vie est-elle une bonne ou une mauvaise plaisanterie.

Antony.

*Je vous souhaite une bonne année.*

Que de mensonges dans ce peu de mots !

Deux Français se rencontrent, ils se saluent et s'embrassent, en se disant : *Je vous souhaite une bonne année.*

Deux Russes s'accostent, ils se pincent mutuellement le nez, et, après avoir dit : *Dieu vous préserve de la gelée*, ils s'écrient : *Je vous souhaite une bonne année.*

Un enfant de Lama se présente devant son compatriote qu'il ne salue pas, dont il ne pince pas le nez, mais auquel il présente une queue de vache, en lui disant : *Je vous souhaite une bonne année.*

Eh bien ! pariez que le Français, le Russe et l'enfant de Lama ne disent pas ce qu'ils pensent, et que ce souhait, traduit en bon français, signifie le plus souvent : *Que le diable vous emporte !*

Un prince se rend auprès d'un roi dont il est fils, père ou cousin, peu importe. *Je vous souhaite une bonne année*, cela veut dire : *Il y a trop long-temps que tu règnes, je veux à mon tour m'asseoir sur le trône ; ôte-toi de là que je m'y mette.*

Le député dit au ministre : *Monseigneur, je vous souhaite une bonne année*, c'est-à-dire : *Tu l'es enrichi des sueurs du peuple, chacun son tour, cède-moi vite ton porte-feuille.*

Le cardinal dit au pape : *Je souhaite une bonne année à Sa Sainteté*, c'est-à-dire : *Je voudrais bien vous voir partir pour le paradis ; j'espère qu'après votre mort on m'en confiera les clefs, et, dans mes mains, elles ne se rouilleront pas.*

Un vicaire dit à son curé : *Je vous souhaite une bonne année*, c'est-à-dire : *Votre cure vous rapporte trois mille francs, sans compter les baptêmes, les mariages, les en-*

*terremens et les pots de groseille qui vous sont envoyés par les bonnes ames. Tout cela m'irait fort bien ; partez vite pour l'autre monde, et laissez-moi le soin de vous enter- rer ; je vous assure qu'il n'y manquera rien.*

Un neveu prodigue va voir son vieux oncle avare et goutteux : *Je vous souhaite une bonne année*, lui dit-il, cela veut dire : *Vous avez la goutte, je vous la souhaite bonne et heureuse ; je désire qu'elle vous raye bientôt de la liste des vivans, et que la mort m'ouvre enfin vos coffres*

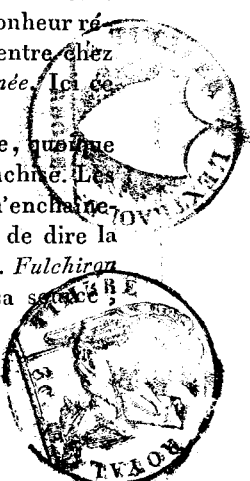
Tout le monde ment donc le jour de l'an ; oui, tout le monde, excepté le peuple.

Deux hommes du peuple se rencontrent ; ils se serrent la main sans former des vœux ; mais il y a dans ce serrement de mains une expression que nous pourrions traduire par ces mots : *L'année a été mauvaise et l'hiver rigoureux ; tu as bien souffert ; je souhaite que l'année qui commence soit meilleure, et que tu puisses donner du pain à ta famille.*

Un ouvrier se rend chez un fabricant : celui-là est l'ami du peuple : il ne croit pas que, parce que le monde est divisé en deux classes, celui qui possède et celui qui n'a rien, le riche doive mépriser le pauvre : pour lui le mot ouvrier n'est pas synonyme de *canaille*. Les ouvriers sont ses enfans. Aussi voyez cette expression de bonheur répandue sur la physionomie de l'ouvrier qui entre chez son fabricant : *Je vous souhaite une bonne année*. Ici ce souhait est dicté par la reconnaissance.

Eh bien ! je veux imiter l'exemple du peuple, quoique je sache ce qu'il en coûte pour parler avec franchise. Les réquisitoires, les gendarmes et les verroux n'enchaîneront jamais ma pensée ; et avant que je cesse de dire la vérité, M. Prunelle n'aura plus d'ambition ; M. Fulchiron sera éloquent ; le Rhône remontera vers sa source ; Henri V sera roi de France.

Vous voyez que je suis incorrigible.  
Je souhaite donc :



A la France le programme de juillet :  
 Au peuple l'abolition des impôts indirects ;  
 Aux ouvriers un tarif consenti volontairement ;  
 A Louis-Philippe un ministère national ;  
 Aux patriotes de la persévérance ;  
 Aux carlistes des cornichons ;  
 A la chambre beaucoup de *Mauguins* ;  
 A M. le procureur du Roi une machine à réquisitoires ;  
 A certains députés un charivari ;  
 A M. Prunelle une place de bibliothécaire ;  
 A M. Fulchiron une existence de canut ;  
 A Romarino une couronne de lauriers ;  
 Aux Polonais des vengeurs ;  
 Aux Belges des frères ;  
 Aux Russes de la mitraille ;  
 A don Miguel une potence.  
 A M. Cas. Pér. un cordon.  
 A certain dénonciateur une corde.  
 Au comte Roguet un bâton.  
 A M. Boisset un esprit.  
 Au juste-milieu une girouette.  
 Aux journalistes l'indépendance.  
 A Lyon des députés patriotes.  
 A Gisquet une fourniture de fusils.  
 Aux contribuables un gouvernement à bon marché.  
 A Lamarque le portefeuille de la guerre.  
 A Lafayette une couronne civique.  
 Aux détenus politiques de Roanne la liberté.

## NOUS.

Le peuple veut manger.

BARTHELEMY.

Telle une courtisane à la robe fangeuse,  
 Roulant dans les égouts sa pudeur voyageuse,  
 S'y plonge toute entière, et retire ses mains  
 Pleines d'or qu'elle arrache au fumier des chemins ;  
 Tel un parti bâtard, une tourbe impudique,  
 Qu'au front de son poteau l'histoire revendique,  
 Dans la grande chaudière où cuvent nos malheurs,  
 Se vautre et se relève enrichi de nos pleurs !

Et nous, vainqueurs d'hier, soldats de la bataille,  
 Obligés maintenant de courber notre taille,  
 Nous qui tenions un trône entre nos deux genoux,  
 La porte d'un cachot est plus haute que nous !  
 Eh bien, rongons nos poings, arrachons les mamelles  
 Qui font bomber encor nos poitrines femelles !  
 Aux pieds d'un dieu déchu soldats agenouillés,  
 Brisons nos vieux fusils et nos sabres rouillés ;  
 Mais quand nous passerons sur la place publique  
 Où jadis le bourreau faucha la république,  
 Où cette république, étrange épouvantail,  
 Dévora ses enfans comme un fauve bétail,  
 Que les femmes au moins, ignorant qui nous sommes,  
 Puissent nous regarder et saluer des hommes !  
 Mais non, corps énervés, cadavres sans vigueur,  
 De six degrés de froid nous craignons la rigueur,  
 Et le riche, fourré de la chaude mantille,  
 Nous lègue à l'hôpital à défaut de Bastille ;  
 Et quand tout nous repousse excepté le néant,  
 Tristes, nous nous plongeons dans son gouffre béant.

Là, sur un lit de fer, dans l'arène fermée  
 Où la mort chaque nuit recrute son armée,  
 Squelettes exposés au regard indécant,  
 Machines à mourir, nous vivons en passant.

Puis, une nuit arrive où dans la grande salle,

Balayant le parquet de son hermine sale,  
 La mort vient fureter aux chevets des mourans  
 Et frapper sans rien voir au milieu de leurs rangs.  
 Alors le noir hibou, messager des ténèbres,  
 Franchit en frémissant les spirales funèbres,  
 Et porte sur son aile à l'airain du clocher  
 Trois glas pour douze morts qu'on va venir chercher !  
 C'est là tout ! — Maintenant sur la planche rougie,  
 Où dissèque, joyeux, l'élève en chirurgie,  
 Tous ces corps entassés qu'attendent les tombeaux,  
 Sous le scalpel sanglant vont tomber en lambeaux.  
 Et demain, au lever des portes de la ville,  
 Une voiture infâme, une charrette vile,  
 Sans prêtre, sans convoi, sans une hymne pour eux,  
 Roulant dans le brouillard ces corps cadavéreux,  
 Pour que rien après eux ne batte et ne survive,  
 Ira les déposer dans un lit de chaux vive !

Voilà notre destin ! — A nous qui travaillons,  
 Tant que nos bras sont forts des peines, des haillons ;  
 Dès qu'ils ne peuvent plus supporter la fatigue,  
 Entre le monde et nous une éternelle digue ;  
 Il ne nous reste plus pour un chemin si long,  
 Que la mort à l'hospice ou le bague à Toulon !

Eh ! qu'on ne dise pas : qu'a-t-il donc le poète,  
 Pour nous effrayer tous de sa phrase inquiète ?  
 Il ne lui manque rien sans doute, et dans sa main  
 Le sort n'a point ravi le pain du lendemain ?  
 Eh bien donc, qu'il se taise et nous laisse à la fête  
 Que voudrait rambrunir son regard de prophète...  
 Moi ! me tairs ?... Jamais ! Et quand même la mort  
 Mendrait à mes pieds un stérile remord,  
 Quand même au pilori l'homme au vil monopole  
 Brûlerait d'un fer chaud ma frémissante épaule,  
 Toujours on m'entendra, dans mon vers solennel,  
 Crier sur la doctrine : ANATHÈME ÉTERNEL.

L. A. BERTHAUD.

## PROVERBES.

*Les proverbes sont la sagesse des nations.*

Beaumarchais a dit, en parlant des femmes : *Vous-  
 vous donner de l'esprit à la plus ingénue, enfermez-la.*

Ne pourrait-on pas dire avec autant de raison : *Vous-  
 lez-vous donner de la malice à un journaliste, enfermez-le.*

Pour ma part, je vous l'avoue, je n'ai jamais eu plus  
 de démengeaison de dire la vérité, que depuis qu'on  
 m'a plongé dans les prisons de Roanne. Que voulez-vous !  
 Notre première mère ne m'a-t-elle pas donné l'exemple ?  
 La vérité est pour moi le fruit défendu. Pour la dire,  
 je me suis vu forcé d'employer le mensonge. Aujourd'hui  
 voici venir les proverbes.

O bienheureux *St. Sancho*, patron des *Proverbes*.  
 Inspire-moi. C'est avec des proverbes que tu gouvernais  
 ton île de *Barataria* ; si tu viens à mon aide, je pourrais  
 peut-être, avec des proverbes, écrire un article de  
 journal. Mais, me diras-tu, il n'y avait à *Barataria* ni  
 procureur du roi, ni recors, ni gendarmes, ni assom-  
 meurs ; et d'ailleurs j'étais roi ! tandis que toi, misé-  
 rable journaliste, on peut, avec ce seul mot *empoigne-*  
*te* guérir pour jamais de la manie des *proverbes*. C'est  
 possible, mais je me risque, veux-tu me seconder ?  
 — Allons, j'y consens. — Eh bien, commençons :

M. Prunelle est ambitieux. S'il veut être ministre, qu'il ne soit que maire ou député. Il va trop souvent de Paris à Lyon, et de Lyon à Paris. *Pierre qui roule ramasse pas mousse.*

Un fonctionnaire a prêté serment à Bonaparte, à Louis XVIII, ensuite à Bonaparte, puis encore à Louis XVIII, à Charles X, à Louis-Philippe; si le gouvernement changeait prêterait-il encore serment? *Qui a bu boira.*

Les patriotes réclament en vain la liberté de la presse, la liberté individuelle, l'abolition des impôts qui pèsent sur le peuple, un gouvernement à bon marché, nous leur dirons: *Tout vient à point pour qui sait attendre.*

Nos ministres ont laissé pendre les Italiens, égorger les Polonais, assommer les patriotes, charger le peuple, persécuter la presse. Nous leur rappellerons que: *Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se casse.*

Si on pouvait parler au roi comme on lui parlait il y a dix-huit mois, je partirais pour Paris, je me posterais au coin d'une rue, j'accosterais notre monarque citoyen, et je lui dirais: Sire, améliorez le sort de la classe pauvre, sinon: *Ventre affumé n'a pas d'oreilles.*

Vous êtes surpris lorsqu'on vous dit que M<sup>rs</sup> tels et tels ne parlent jamais à la chambre. Que diable, vous savez bien que: *Ventre plein ne demande que repos.*

Si j'étais juge d'instruction, lorsque je verrais se présenter devant moi un dénonciateur, je lui demanderais: *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

Il était libéral, très libéral, car il voulait une place. Le peuple se battit, lui se cacha dans sa cave. Après la victoire, il obtint cette place si désirée. Et le peuple qui l'avait élevé sur le pavoi le siffla, le hua et le charivarisa. Que voulez-vous, c'est malheureux; mais: *Ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour.*

Le peuple souffre, dites-vous; il se plaint parce qu'il souffre; il fait des émeutes parce qu'il a faim; il ne sait donc pas que *comme on fait son lit on se couche.*

On crie tous les jours aux ministres: Réduisez les impôts, améliorez le sort des classes pauvres. Les ministres font la sourde oreille. *Il n'y a pas de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, encore s'ils plumaient la poule sans la faire crier.*

On ne cesse de me répéter: de quoi diable te mêles-tu, laisse donc là le peuple, les ministres, les ouvriers et les fabricans; *entre l'arbre et l'écorce il ne faut jamais mettre le doigt.* Tu devrais bien savoir pourtant *que trop gratter cuit, trop parler nuit.*

Et moi je réponds: laissez faire, mes amis, la machine est en train, je veux mettre la main à la manivelle, les droits du peuple ne seront pas toujours méconnus; mais en attendant il faut pousser à laroue. Un jour peut-être....

*A bon entendeur demi-mot.*

### LES ASSOMMEURS.

Payer des assommeurs pendant deux ou trois jours,  
Vraiment c'est un luxe de haine;  
Ah! pour être assommés quatre fois par semaine,  
C'est assez de certains discours.

### ASMODÉE,

*Satire hebdomadaire.*

PAR L. A. BERTHAUD.

Tel est le titre d'une Satire que publiera notre jeune ami Berthaud, dont la poésie vive et mordante a plus d'une fois enrichi les colonnes de *la Glaneuse*. Bien que l'indifférence en littérature soit à l'ordre du jour, et que la politique seule ait le droit de nous captiver, il est permis de croire pourtant que la verve du jeune poète trouvera ici de nombreux lecteurs; car sa muse un peu vagabonde et quelquefois empreinte de sauvagerie dédaigne pleinement les us et coutumes des temps passés. Chez lui, point de pleurs de commande sur des *amours malheureux*; point de ces vers à Chloris; à Daphné et autres duègnes d'une autre époque; mais en revanche des inspirations fortement senties, vigoureusement exprimées; de ces inspirations qui venant de l'âme, vont à l'âme; en un mot, il y a de la poésie dans ses vers, ce qui est rare par le temps qui court.

LE PEUPLE, voilà le héros de notre jeune ami: le peuple l'anime, l'inspire et chauffe sa muse déjà si brûlante! C'est le courage de ce peuple, sa constance ses malheurs, qu'il aime à chanter! Plein de sympathie pour ses joies, il en a aussi pour ses haines, qu'il sait empreindre d'une violente ironie et d'un sarcasme qui déchire; poignant dans son indignation contre les nains politiques qui nous musèlent et nous jugulent, le poète sait encore, d'un vers acéré et moqueur marquer au front tant d'illustres renégats de la chose publique!

Il a de l'avenir le poète!...

J. BEUF.

( Voir les annonces ).

### LA POULE.

Enfin la poule au pot sera donc bientôt mise,  
On doit du moins le présomer;  
Car depuis quinze mois qu'on nous l'avait promise,  
On n'a cessé de la plumer.

### POURQUOI.

Pourquoi des patriotes sont-ils empoignés, tandis que des misérables qui n'ont d'autres titres que de les avoir dénoncés jouissent de leur liberté?

Pourquoi l'émeute fermente-t-elle dans toutes nos villes?

Pourquoi *Louis-Philippe* qui, il y a dix-huit mois, se promenait seul et à pieds dans Paris, fait-il creuser des fossés autour des Tuileries?

Pourquoi un ouvrier, en travaillant depuis cinq heures du matin jusqu'à 11 heures du soir, ne gagne-t-il que vingt-cinq sous par jour, tandis qu'un archevêque reçoit cinquante mille francs par an?

Pourquoi M. *Mauguin* n'est-il pas ministre?

Pourquoi M. *Fulchiron* est-il député?

Pourquoi fait-on assommer les patriotes ?

Pourquoi les soldats tués à côté de M. Dumolart se portent-ils bien ?

Pourquoi le duc d'Orléans n'a-t-il pas fermé la bouche à M. Prunelle lorsqu'il lui parlait de *ville coupable* ?

Pourquoi, en juillet 1850, a-t-on accordé des décorations aux militaires qui avaient refusé de tirer sur le peuple ?

Pourquoi, en novembre 1851, a-t-on décoré des gardes nationales qui ont fait feu sur les ouvriers ?

Pourquoi, sous tous les gouvernements, y a-t-il eu des hommes qui ont vendu leur conscience ?

Pourquoi la Belgique a-t-elle un roi anglais ?

Pourquoi les ministres ont-ils laissé égorger les Polonais et les Italiens ?

Pourquoi M. Périer a-t-il accusé de lâcheté les gardes nationaux qui n'ont pas voulu prendre les armes dans les journées de novembre ?

Pourquoi n'avons-nous pas encore la censure ?

Pourquoi M. Gisquet est-il préfet de police ?

Pourquoi se refuse-t-on à payer l'impôt ?

Pourquoi nos députés parlent-ils tant et agissent-ils si peu ?

Pourquoi quelques députés ont-ils obtenu l'honneur du charivari ?

Pourquoi, sous un gouvernement à bon marché, lorsque les ouvriers meurent de faim, y a-t-il dans les écuries du Roi *trois cents* chevaux, qui dépensent chacun *trois mille francs* par an ?

Pourquoi les Français sont-ils devenus si curieux ?

## THÉÂTRE DES CÉLESTES

Bénéfice de M. Prudent.

Cette représentation, retardée par les soins que nécessite la mise en scène de *Notre-Dame de Paris*, aura lieu mardi prochain. Tous nos lecteurs connaissent sans doute ce chef-d'œuvre de *Victor Hugo*. Ils voudront juger de l'effet que doivent produire sur la scène les caractères si dramatiques de *Claude Frollo*, de *Quasimodo*, de *Gringoire*, et surtout celui de la *Sachette*, ce dernier rôle hérissé de difficultés est confié à M. le *Faivre*. C'est d'un heureux augure pour l'auteur.

Le spectacle commencera par le *Suisse de l'hôtel*, et sera terminé par le *Soprano*, vaudeville du Gymnase, qui a obtenu un grand succès à Paris.

Cette représentation attirera du monde.

## GLANE.

— Le Gouvernement va protéger les patriotes : c'est une charge.

— M. Fulchiron sollicite, dit-on, la place du préfet de police de Paris..... A chaque capacité suivant ses œuvres.

— S'il faut en croire M. Fulchiron, il y a à Lyon un noir qui n'est pas blanc.

— M. Fulchiron dit que l'émeute de Lyon était dirigée contre la propriété. Oui, tout comme les discours de l'honorable député sont dirigés contre le ministère.

— M. Fulchiron, qui était à Paris pendant les événements de Lyon, avoue qu'il n'en a pas été témoin. Quelle ingénuité !

— M. Fulchiron prétend que les ouvriers de Lyon sont égérés : ce n'est pas avec ses discours qu'on les mettra dans la bonne voie.

— M. Nadier de Montjeu s'élève contre M. Mauguin : c'est un hibou attaquant un aigle.

— MM. Périer, Soult, Sébastiani et D'Argout sont toujours prêts à se trouver mal quand ils entendent parler des fusils Girquet. On leur conseille le vinaigre des quatre voleurs.

— Toutes les puissances sont d'accord sur le désarmement..... des habitants de Lyon.

— Les *savonniers* de Marseille se révoltent ; le ministère s'en lave les mains.

— On vient de rendre une ordonnance contre les *escamoteurs* : le ministère craint la concurrence.

— Un journal prétend que le duc de Bordeaux s'est cassé la jambe : une autre feuille dément cette nouvelle. C'est une entorse..... à la vérité.

— Le dey d'Alger nous envoya jadis des serpents et des crocodiles : nous envoyons aujourd'hui à Alger un vicaire apostolique. Où est la compensation ?

— On ne dit plus *la charte est une vérité* mais *la charge est une vérité*.

— En nous traduisant à la police correctionnelle et aux assises, M. le Procureur du roi a tiré sur nous avec un fusil à deux coups. Le premier coup a fait long feu, le second pourrait bien rater.

— M. Varenard commence dit-on toutes ses lettres par ces mots : *Je saisis avec empressement*.

— Le baume que le juste-milieu devait verser sur la plaie des ouvriers, était du baume d'acier.

— Depuis la scène du *couloir*, on espère que certain grand personnage sera coulé.

— M. d'Argout a des douleurs d'entrailles ; il a donc des entrailles ? Nous sommes bien aise de le savoir.

— M. Périer est pris d'un violent mal de gorge, il a peut-être rêvé qu'il était p....

— On va lever 80,000 hommes, en attendant le désarmement.

— Voulez-vous faire un bon journal ? Ayez cent mille francs.

— Si les arrestations continuent, la Guillotière sera transportée à Roanne.

## BULLETIN DES ANNONCES.

### ASMODÉE.

Cette satire dont le premier n° sera publié le 15 janvier courant, paraîtra tous les dimanches, en huit pages in-8.

On s'abonne, quant à présent :

Au bureau de la Glaneuse ;

Au bureau de l'*Ami du Commerce*, rue St-Dominique, n° 5 ;

Et chez M. Idt, imprimeur, même rue, n° 13.

L'abonnement, qui se paye d'avance, est de :

Pour un mois, ... 2 fr.

Pour trois mois, 5

Pour six mois, .. 10.

J. A. GRANIER, Gérant.